

Lady Chatterley en livre de poche

Anne-Marie Régimbald

Numéro 314, hiver 2017

Prendre la littérature au sérieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2017). Lady Chatterley en livre de poche. *Liberté*, (314), 29–31.

Anne-Marie Régimbald

Lady Chatterley en livre de poche

La lecture est une activité physique.

ur le balcon au troisième étage d'un appartement montréalais, par une chaude soirée de juillet, lors d'un souper presque improvisé, alors que Pokémon Go venait d'être lancé à New York, provoquant une ruée nocturne sur Central Park, l'un des convives racontait sa fréquentation fervente du jeu en réalité alternée Ingress (traduction littérale, *Pénétration*), lancé en 2012 par Google, auquel, paraît-il, on joue dans la rue avec son téléphone portable. Pour pouvoir agir, le joueur doit être en temps réel dans des monu-

ments, stations de métro, sculptures, murales et autres, l'activité ayant pour résultat la prise virtuelle de lieux publics réels, mais avec des objets eux aussi virtuels, dont lui-même – sous un pseudonyme représenté par une flèche –, des clés, des portails et une série d'armes et de moyens de défense. J'ai pris plaisir à entendre l'invité, plus jeune que moi mais pas si jeune que ça, qui y passe beaucoup de temps, comme moi dans les livres, parler de l'activité à laquelle il s'adonne (en tant que membre de l'équipe des résistants bleus, pas en illuminé vert), dès qu'il sort de chez lui.

Je médite encore sur le côté fantasque du concept, prétendre qu'on est vraiment un autre dans le vrai monde en lui superposant un univers parallèle, explorer un imaginaire transmué en réalité augmentée, pour ne pas dire impossible, se tenir à mi-chemin entre la schizoïdie et la concrétude, pelleter de la boucane. Voilà en gros, en modifiant quelques détails, ce dont on a toujours accusé les lecteurs de fiction : on n'en apprend rien, l'activité est futile et, paraît-il, on y perd son temps. Là s'arrête la comparaison. Les invités ne m'ont heureusement pas demandé ce soir-là – je les rencontrais presque tous pour la première fois – ce que je fais de mes temps libres. La réponse, je lis et je jardine, aurait donné lieu à un silence qui se passe d'explications. Mes activités sédentaires sont celles d'un *gamer* démodé, elles me donnent à la limite envie de me rendre à Métis-sur-Mer voir les pavots bleus ou à Paris poser devant l'appartement de Colette. J'aurais sans doute eu droit à une question sur la nature de mes lectures, sûrement pas sur mon jardin. Tant mieux, il ne faut pas prendre

les lecteurs au sérieux et on connaît la réputation des jardiniers, imaginez celle des jardinières.

Avec les jeux de tout acabit, de société, de cartes, de mots, je me suis toujours sentie des atomes crochus et je préfère envisager la lecture comme un passe-temps jouissif et grave que comme une dévote gymnastique intellectuelle. Je ne parle pas de contenu, mes goûts me poussant davantage vers Dostoïevski, Flannery O'Connor et Clarice Lispector que vers les sagas à lire sur la plage, mais d'attitude, de posture devant l'activité. Dans mes rêves, les *gamers* nouveaux ont le droit de perdre le sommeil et comme Tom Currie, le barman néo-zélandais de vingt-quatre ans, d'abandonner leur travail pour devenir un pro de Pokémon Go, mais ils ne prennent pas la chose à cœur au point de s'insulter entre eux, et ils jouent aussi aux fesses ou au tennis de temps en temps. Bref, ils appliquent la différence entre être sérieux et se prendre au sérieux.

On reproche aux joueurs adultes d'être des ados attachés. C'est en effet adolescente, revenons à une époque où les portables, téléphones, tablettes ou ordi n'étaient pas encore dans l'air, que j'ai découvert, sur une tablette antique du haut du cabinet-bibliothèque fermé à clé du chalet, où on finissait par s'ennuyer, à y passer tout l'été, un exemplaire format de poche de 1957 de l'édition française de 1932 de *L'amant de lady Chatterley*, la célèbre fiction de D. H. Lawrence, dont je n'avais jamais entendu parler. Le dessin en page couverture, on aurait dit l'équivalent illustré de la une d'un roman-photo de l'époque, genre *Le cri de l'amour*, *Ta peau me brûle* ou *Sheila et Ringo*. À l'avant-plan, le visage d'une femme type Joan Crawford qui aurait eu une poussée de sensualité (chevelure poivre et sel bien crêpée, rouge à lèvres couleur pulpe éblouissante ou incandescente, arc des sourcils souligné comme les yeux au crayon noir, regard expérimenté mais sage, col de soie rose froufroutant) sur fond de garde-chasse roux pas à l'échelle, décidément sous-dimensionné, la main gauche sagement rangée dans la poche du pantalon, la droite étant cachée par la tête de la lady, braguette judicieusement placée à la même hauteur que les yeux de la belle. Derrière le dos du moustachu dépassait le canon dressé d'un fusil, tout ça sur arrière-plan de vagues vallons anglais. Faute d'images à l'intérieur, le titre, police de caractères genre *Hugs and Kisses*, était empli de promesses. La minuscule étiquette ronde indiquant le prix, dans le coin supérieur droit (1.25\$), y est encore. Le Livre de poche volume double, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf pages, porte au bas de son dos un peu écalé les numéros 62 et 63, la préface d'André Malraux n'a pas davantage bougé que la phrase de l'auteur imprimée en majuscules sur la quatrième de couverture : « Malgré tout ce qu'on pourra dire, je déclare que ce roman est un livre honnête, sain et nécessaire aux hommes d'aujourd'hui. » Je n'ai eu à l'époque aucun scrupule à m'inclure dans le générique et à m'inviter dans le livre, puisqu'il était nécessaire.

Alors qu'il a placé ses personnages dans un temps encore plus lointain, en 1920, l'aujourd'hui dont parle David Herbert

Lawrence était celui de mes grands-parents. Il était pour mon jeune regard comme la campagne anglaise, vaguement étranger, mais pas trop, ce qui fait sans doute partie intégrante du plaisir que je ressens en retrouvant le livre toujours à sa place. Le charme qui en émane est intimement lié à l'objet et au temps qui a passé sur lui. S'il disparaissait, si, pour faire de la place ou dans la foulée d'une entreprise peu probable de réhabilitation du chalet, un membre de la famille le jetait – il est vraiment trop démodé, ses pages ont jauni alors que sa tranche à l'origine rouge a déteint, il sent le vieux –, je me sentirais dans un monde inquiétant duquel aurait, par exemple, disparu l'un des sommets de l'Annapurna. Je me souviens de l'avoir lu frénétiquement, en cachette, je me rappelle surtout parfaitement le sentiment d'avoir été dérangée par la manière autant que par le propos – un homme pouvait donc écrire comme ça, comme une femme qui serait un puits –, ensuite celui, durable, d'avoir été troublée d'être si heureuse de me sentir dérangée : cela signifiait-il que le dérangement, le déséquilibre, pouvait être une posture dont la permanence était possible? Je n'étais donc pas seule que les bois exaltaient? Il était donc envisageable, ha bon, par la chair...? de ne pas se sentir claquemurée en soi-même à chaque instant de l'existence? La tonalité très précise du souvenir de l'ambiance créée par la densité des mots faisait écho, dans sa concrétude, dans la précision et la subtilité du rendu de la perception, à l'odeur des punaises caparaçonnées qui se cachaient dans les framboisiers sauvages ou au vouuuu du passage des libellules, dont les ailes irisées de soleil nous frôlaient les oreilles quand nous entrions dans le lac en fin d'après-midi, pour la baignade.

De la même manière, j'ai un souvenir très net de me trouver au milieu de l'hiver, il y a quinze ans, près du poêle à bois, dans un fauteuil de la grande pièce de notre maison, dont la façade entièrement fenestrée donne sur la Yamaska, dont on voit s'incurver au bout du regard le creux du lit étroit et couvert de neige. Il fait très froid, le bas des fenêtres mal isolées est liseré d'un motif de givre irrégulier. C'est l'après-midi, je suis seule dans la maison et suis prise dans le troisième volume, version française de Gallimard, de la *Trilogie des confins* de Cormac McCarthy.

Je lis une scène de duel au couteau dans le désert, et le moment est si intense, si prenant, que la lecture me plonge dans un état second. Je suis littéralement – je sais, à distance, ce que je vais écrire est aussi ridicule qu'une de ces incroyables scènes du cinéma muet, qui même quand elles se veulent tragiques ou tristes ont toutes un côté vraiment comique – au bord de l'évanouissement, la pièce et l'infini enneigé sous mes yeux, le monde entier se mettent à tourbillonner. De même, les phrases de Cormac McCarthy soulèvent sans arrêt la poussière du désert et la font retomber en mots, sans qu'ils cessent pourtant d'être mobiles, point après point, seconde après seconde. Le contraste en même temps que la ressemblance entre l'aridité de l'environnement glacé où je me

trouve et le sable du désert du Nouveau-Mexique, les mots et le silence et les lacérations que subit John Grady, le sang qui coule et le mien qui bat dans mes tempes, tout est pile accordé, conducteur. Le monde n'est pas séparé en deux, entre fiction et réalité, je suis le point où fiction et réalité se rejoignent. La sensation dure longtemps, passe du malaise physique, au goût du sang dans la bouche, à l'impression que le monde a ralenti et a rapetissé ou s'est agrandi, va savoir, jusqu'à ne plus contenir que la scène qui se déroule et en devient inoubliable.

Ces moments de ma vie sont des charnières – je n'en suis jamais complètement revenue – où une porte s'est ouverte sur la compréhension intime de je-ne-sais-quoi, qui n'était pas plus de l'ordre de l'explication rationnelle que de celui de l'expérience mystique, qui était plutôt un ancrage dans le réel. Comme il est possible que parfois notre corps, dans les secondes suspendues où nous avons la sensation qu'il existe plus que tout ce qui l'entoure, soit plus que jamais réel parce qu'on est sur le point d'en décoller. Au bord du sommeil, dans l'accouchement, après avoir longtemps couru ou même marché en silence. Choisissez vos douleurs, vos plaisirs, nous avons tous connu ces moments de grâce ontologique, enfin la densité de l'existence, enfin je suis là entière, je ne suis plus un petit tas de matière dispersée et vaine, je suis enfin une, minuscule et une, donc immense. J'aime la lecture comme j'aime tout ce qui m'a déjà fait parvenir à cet état. La nuit, comme je l'imagine de tous les insomniaques qui refusent de se médicamenter, plutôt que de rester au lit, je me lève et je lis. De la littérature, de la philosophie. Je vole du temps plutôt que d'en perdre à ne pas dormir. L'obscurité protège la coquille silencieuse où je me trouve dans la tête d'un autre. Ensuite, je me recouche et m'endors, retournant aux rêves, avant que le quotidien reprenne ce qu'il peut bien avoir de droits.

De nuit, de jour, les livres sont accueillants. Avant d'être intellectuels, ils sont sensuels, voilà qui explique sans doute pourquoi le livre numérique, virtuel, sans corps, appelons-le comme on voudra, n'arrive pas à gagner la jeune génération, que seules les femmes d'un certain âge, celui où le monde nous dit que notre corps ne sert plus à rien, en tout cas ni à la reproduction ni au plaisir, l'ont, paraît-il, adopté. Va savoir pourquoi, les ados préfèrent les vrais. Il ne nous viendrait d'ailleurs pas à l'idée d'offrir à un enfant, d'âge préscolaire ou même sachant déjà lire, un livre virtuel. Il ne s'agit pourtant que de pâte de chiffons, de fibres végétales étalées et tassées, bref de sciure compressée, l'objet livre étant fait en gros de la même matière que les bûches artificielles, genre Creosote Buster ou Xtraflame, vendues chez Canadian Tire, où on n'en trouve en passant aucun, de livre, sinon le *Guide de l'auto*. Comme objets, ils sont ridiculement fragiles, volatils, mais bien réels. Est-ce parce que ces exocerveaux primitifs sont, à notre image, vulnérables, qu'on n'ose pas les maltraiter, que dans les maisons on a tendance, aussitôt lus, à les corder

comme des soldats sur les rayons plutôt que de les laisser prendre l'air?

J'ai entendu récemment quelqu'un dire à la télévision qu'enfant, le jeu qui les amusait le plus son frère et lui était d'aligner des Matchbox en travers de la rue. Le gagnant était celui qui se faisait effoier le plus de petites autos par les vraies grosses, qui roulaient dessus. Et on dira ce qu'on voudra, les filles auxquelles on n'intime pas de faire attention aux choses font pareil avec les jouets : craies de couleur brisées et déshabillées, Barbie mutilées, ballons battus jusqu'à ce qu'ils crèvent. Aucun enfant normalement constitué n'a envie d'être comme à l'école, tout le temps sage. Plus que tout autre objet, je réclame le droit de maltraiter les livres. Par maltraiter, j'entends littéralement avoir le loisir de les traiter familièrement, de les dévierger, de les désacraliser, d'en plier les coins des pages préférées, d'écrire dans les marges, de tacher le bas d'une page de droite avec l'index tourneur du jus de l'orange mangée en lisant. J'ai laissé presque volontairement traîner dehors des livres qui ont été battus par l'orage de juillet, ou simplement inondés de rosée, tout ça fait des souvenirs, ça intègre le livre dans le dur circuit de la vie, *welcome to reality*. (Au fait, il n'est pas conseillé d'avoir cette désinvolture avec votre portable.) On pourrait croire que je fantasme sadiquement sur la destruction des livres, mais non, même salis, les pages tordues, la couverture battue par les éléments, je les conserve jalousement, leur fragilité est émouvante. Une fois lus, on peut dire qu'ils ne servent plus à rien, sinon à prendre de la place, à ramasser la poussière et à être, un jour lointain, s'ils ont la chance que vienne à leur lecteur l'idée de les épousseter, tirés de leurs rayons pour renaître.

À quelqu'un qui me faisait remarquer mon côté vieille école parce que je paie tout comptant, j'ai répondu que je refusais d'être le Petit Poucet : je ne veux pas qu'on sache où j'ai pris mes Tylénol, mon beurre d'arachide, mes petites culottes, à quelle heure j'ai acheté mon liquide lave-glace, ni quelle piquette je boirai ce soir. Ma paranoïa m'empêche, de la même manière, de jouer à quoi que ce soit sur mon téléphone. L'autre jour, après avoir reçu par la poste une facture pour être passée sans payer sur le pont Olivier-Charbonneau, entre Montréal et Laval, photo de la plaque d'immatriculation de ma voiture, jour, heure, minute, seconde du passage à l'appui, et l'avoir payée, la rage au cœur, par carte de crédit, quand mon ordi a fini par se mettre en veille, je me suis demandé s'il n'était pas plus sage de l'éteindre, question de pouvoir dormir tranquille. J'ai jeté un coup d'œil derrière mon dos, sur les deux plaques murales, où il serait possible de dissimuler deux caméras. Puis, à côté du lit, j'ai ramassé pour m'en sortir le tome deux des *Possédés* : la lecture reste toujours une activité résistante et clandestine. **L**

♦ **Anne-Marie Régimbald** est traductrice et réviseuse linguistique.